

Paysage & modernité(s). Textes réunis et présentés par Aline Bergé et Michel Collot, Bruxelles, Ousia, 2007. Un vol.

Ce volume s'inscrit dans la continuité des travaux de Michel Collot, et notamment de deux précédents recueils qu'il a co-dirigés dans la même collection (*Les Enjeux du paysage*, en 1999 et *Paysage : état des lieux*, en 2001). Mais il porte cette fois sur les modernités, l'usage du pluriel étant largement justifié par la diversité des approches et des définitions proposées.

On retiendra d'abord les variations de la notion de modernité, croisée avec celle de paysage. Michel Collot rappelle la naissance conjointe de la modernité et du paysage dont il explore les relations avec le modernisme et le mouvement postmoderne. De cette modernité, Augustin Berque donne une interprétation toute différente en montrant que l'Occident compte, en matière de paysage, près de dix siècles de retard sur la Chine. Baldine Saint Girons s'interroge elle aussi sur la difficulté pour le paysage à s'imposer en Europe avant le XIX^e siècle comme « fait anthropologique total » dans ses dimensions simultanément scientifique, artistique, religieuse et politique. Enfin, la modernité est également entendue au sens technique, comme le démontrent Monique Sicard qui retrace l'archéologie du paysage photographié, Jean-Louis Leutrat qui prend l'exemple d'Alain Resnais ou Jean Mottet dont l'étude porte sur le cinéma de Tarkovsky et les mutations que l'artiste fait subir au dispositif de la fenêtre (on sait, à la suite d'Alain Roger, le rôle qu'il a joué dans l'histoire du paysage à la Renaissance). On retrouve encore, bien que de manière partielle, cette modernité technique dans les paysages de Raymond Depardon analysés par Danièle Méaux, ou dans les vues de ces espaces extra-terrestres, paysages-limites à tous égards, où Philippe Nys voit la marque d'un sublime moderne.

La diversité des analyses proposées n'exclut pas que l'on puisse dégager dans ce recueil plusieurs lignes de force. On remarque tout d'abord, selon Aline Bergé, que la définition du paysage engage celle de la modernité, en particulier avec la production des écrivains français depuis trente ans, et, certes à sa façon, John Dixon Hunt au sujet du *modern gardening* né au XVIII^e siècle : cet art des jardins substitue à une pratique fondée sur la mémoire ou la culture du visiteur (jardins allégoriques, regorgeant d'emblèmes) un travail des formes des matériaux naturels eux-mêmes : le critique y voit les origines du formalisme actuel et une définition possible de la modernité. Il rejoint par là Michel Collot qui rappelle que la contestation de la *mimêsis* constitue une caractéristique dominante de cette modernité : dans ce cadre, le paysage pourrait être condamné, parce que trop intimement lié à la représentation du monde, mais il est aussi valorisé parce qu'historiquement à l'origine de l'art abstrait.

Plusieurs articles, d'autre part, montrent comment le paysage est un lieu de synthèse (Raffaele Milani). En particulier, il ne se conçoit pas sans une relation entre un dehors et un dedans (c'est le concept de *Stimmung* chez Carl Gustav Carus tel que l'analyse Alain Deligne). C'est également à ces relations que s'intéresse Alain Corbin en montrant que les paysages (montagnes, rivages) ne peuvent être historiquement dissociés ni de la manière dont l'individu éprouve son corps, ni des bénéfices concrets qu'il escompte d'un site en matière de santé, ni enfin des désirs qu'il y projette. L'analyse de *La Grande Beune* de Pierre Michon par Philippe Berthier offre une autre illustration de la capacité du paysage à former un écran sur lequel on puisse lire ses fantasmes, même s'il s'agit en l'occurrence de paysages constitués en réaction à la modernité. C'est encore sur ces mêmes liens que repose l'« anthropo-cosmologie » de l'écrivain chinois Gao Xingjian, dont Yinde Zhang analyse le roman intitulé *La Montagne de l'âme*. La relation de l'individu au paysage peut prendre des formes très concrètes comme en porte témoignage le paysagiste Jean-Pierre Brazz à propos de ses propres interventions ou installations. Le « jardin planétaire » du paysagiste Gilles Clément, jardin qui est à l'image de son roman *Thomas et le voyageur* dont Jacques Leenhardt décrit la structure polyphonique, pourrait servir de symbole ou d'emblème au paysage comme lieu de rencontre.

La mise au jour de la valeur potentiellement critique ou politique du paysage constitue un troisième point commun à différents articles de ce volume : Françoise Chenet au sujet de Hugo,

Catherine Naugrette à propos de la peinture d'Anselm Kiefer et de la poésie dramatique de Heiner Müller, Denise Brahimi à travers l'exemple précis de la représentation de la Casbah d'Alger avant, pendant et après la colonisation. Didier Alexandre montre l'impossibilité de dissocier esthétique et idéologie en ce qui concerne la peinture du paysage chez Pinget, Simon, Pérec et Réda.

Deux contributions portent sur une autre modernité, celle des temps dits « modernes ». Au XVII^e siècle, Cyrano de Bergerac, Denis Veiras ou Gabriel de Foigny, rejetant les conceptions anciennes de l'espace, ainsi que le montre Isabelle Trivisani-Moreau, superposent à leur discours critique une ambition scientifique, même pour des paysages imaginaires. Athanase Kircher vers 1630 et Johann-Jakob Scheuchzer un siècle plus tard, qui traitent de montagnes bien réelles, les représentent à des fins didactiques et modernes : le paysage, dit Claude Reichler, raconte l'histoire de sa genèse, et fait l'objet d'une représentation mêlant le plaisir de la contemplation à la révélation des processus géologiques.

On retiendra de ce recueil qui, pourtant, paraît après beaucoup d'autres sur un sujet fort traité ces dernières années – le paysage –, des contributions de très grande qualité, riches et neuves, et une mise en perspective particulièrement efficace du paysage comme miroir des multiples visages de la modernité, loin des conceptions floues et monolithiques que nous nous en faisons souvent.

Sophie LEFAY-LE MENAHEZE